

Vitalisme

« Il y a un lien profond entre les signes, l'événement, la vie, le vitalisme. C'est la puissance d'une vie non organique, celle qu'il peut y avoir dans une ligne de dessin, d'écriture ou de musique. Ce sont les organismes qui meurent, pas la vie. Il n'y a pas d'œuvre qui n'indique une issue à la vie, qui ne trace un chemin entre les pavés. Tout ce que j'ai écrit était vitaliste, du moins je l'espère, et constituait une théorie des signes et de l'événement. » (PP, p. 196)

Vitaliste, tel est l'adjectif que Deleuze utilise pour qualifier l'ensemble de ses écrits. Sans doute, il y a-t-il une certaine difficulté à définir le vitalisme abstraitement, en dehors des pensées, des musiques, des traits que ce terme qualifie. On sait l'horreur de Deleuze pour les Écoles ; aussi est-il opportun de prendre la signification du vitalisme comme Deleuze se l'applique, c'est-à-dire au travers de l'adjectif. En ce sens, c'est toute une série de gestes qui peuvent être caractérisés de vitalistes. Si le vitalisme peut renvoyer à une communauté de penseurs, à une lignée ou une tradition philosophique, c'est en impliquant, pour chaque cas, des gestualités situées, singulières, spécifiques. Chaque fois, c'est la vitalité ou la puissance d'une création qui est en jeu derrière ce grand mot en -isme. La définition du vitalisme ne peut se passer des occurrences à l'intérieur desquelles celui-ci s'effectue ; il est crucial de ne pas trahir cette cohérence nécessairement plurielle. Ces penseurs dits vitalistes, aimés de Deleuze, comparses philosophes, viendront habiter cette définition au fur et à mesure de son développement.

Pour saisir ce qu'il en est de la teneur vitaliste de l'œuvre deleuzienne ou de la place du vitalisme comme concept dans le corpus, il nous semble pertinent d'articuler la notion en trois points. Bien qu'imbriqués les uns dans les autres, les séparer offre une clarté pédagogique non négligeable. À charge du lecteur de sentir l'intrication profonde entre les blocs que nous construisons distinctement.

1. Commencer par définir : créer ou libérer la vie – Premier mouvement : du non-philosophique au philosophique, de la vie à la pensée

Créer consiste à libérer une puissance de vie ; « c'est un lâcher de la vie, c'est une libération de la vie. » (A, R comme résistance) Le vitalisme désigne ce lâcher de vie, cette libération de la puissance de vie. Le rapport étroit, intime, entre la philosophie et la vie, c'est-à-dire le point par lequel on peut saisir ce qui d'une pensée est vitaliste, se condense dans la création. Cette création est à la fois à l'origine de la philosophie mais elle est également ce qui dépasse le philosophique, ce qui le renvoie profondément au non-philosophique, aux forces non-philosophiques et non-pensables que sont la puissance et la vie. La pensée est bel et bien une création biface : profondément philosophique et non-philosophique. Cette double nature est ciblée très tôt dans l'œuvre deleuzienne avec une limpidité éclatante : « Ce qui est premier dans la pensée, c'est l'effraction, la violence, c'est l'ennemi, et rien ne suppose la philosophie. [...] Il y a dans le monde quelque chose qui force à penser. » (DR, pp. 181-182)

La création est forcée ; les forces vitales considérées comme premier tremplin, premier moteur ou violence initiale posent d'emblée la diversité intrinsèque au vitalisme. Qu'il s'agisse d'une ligne picturale, d'une note musicale, d'un personnage de roman, d'un concept, la vie est au creux du créé. Plus profondément, elle est prise dans un mouvement infini et réciproque avec

lui. La vie impacte la pensée à la mesure même des capacités de la pensée à libérer la vie. Elle ne doit jamais être perdue ; elle impulse une création qui, dans sa consistance propre, l'amplifie, libère sa puissance.

La définition des arts, des sciences et de la philosophie comme des disciplines créatrices, définition proposée dans *Qu'est-ce que la Philosophie ?*, renvoie à leur ambiguïté constitutive, à leur éternel balancement entre leur domaine réservé (sol philosophique, cinématographique, musical, scientifique, pictural) et leurs profondeurs, c'est-à-dire les forces vitales dont l'artiste, le philosophe extraient des puissances pour créer l'affect, le percept ou le concept. Le mouvement d'une pensée, quant à lui, est constitué de lignes, lignes de fuite comme dit Deleuze ; et, « sur les lignes de fuite, il ne peut y avoir qu'une chose, l'expérimentation – vie. » (D, p. 59) Aussi bien sur le plan du « contenu » (concept) que sur le plan de « l'activité » (mouvement de création), la philosophie est au travail avec la vie. La vitalité est commencement et horizon de la pensée. « On écrit toujours pour donner la vie, pour libérer la vie là où elle est emprisonnée, pour tracer des lignes de fuite. » (PP, p. 192)

2. « Quelque chose de trop grand pour soi », la petite santé et la vie

S'il existe un cas qui témoigne du caractère non-organique de la vie, cela semble être celui de la petite santé. Les grands créateurs que Deleuze affectionne et mobilise semblent frappés d'une petite santé, lui-même n'y échappe pas. Ensemble ils montrent cette intrication paradoxale entre flux de vie et corps fragile. Que peut nous indiquer la petite santé des philosophes et des écrivains ? Pour Deleuze, il s'agit bien d'un signe, d'une santé qui fait signe vers ce qui l'a frappée, vers « quelque chose de trop grand ». (A, L comme littérature) Vitalisme et régime de signes sont une seule et même chose ; ce faisant, la santé fragile renvoie aux forces vitales qu'elle n'aurait pas pu simplement supporter. La maladie des grands écrivains témoigne de ce qu'il y a d'insupportable dans ce qu'ils ont aperçu : c'est trop grand pour moi.

« Dans l'acte d'écrire, il y a la tentative de faire de la vie quelque chose de plus que personnel, de libérer la vie de celui qui l'emprisonne. L'artiste ou le philosophe ont souvent une petite santé fragile, un organisme faible, un équilibre mal assuré, Spinoza, Nietzsche, Lawrence. Mais ce n'est pas la mort qui les brise, c'est plutôt l'excès de vie qu'ils ont vu, éprouvé, pensé. Une vie trop grande pour eux [...]. » (PP, p. 196)

Comment saisir une situation de faiblesse physique sans sombrer dans le régime de la personne ? D'abord, il faut considérer que le moi de la proposition « C'est trop grand pour moi » est anecdotique. Toute l'attention doit être portée sur cette force qui, lorsqu'on la voit, met quelque chose de l'existence en péril. Il n'est pas question d'un trouble personnel, d'une difficulté subjective ; il s'agit, dans la petite santé, de voir la force tourbillonnante qui a emporté une singularité. Cela pourrait être le devenir-fragile du philosophe ou de l'écrivain, comme si chacun d'eux étaient touchés dans leurs forces organiques au fur et à mesure qu'ils approchent ou décèlent quelque chose qui les dépasse, quelque chose qui a trait précisément à la vie non-organique. Sous aucun prétexte, la création ne doit être soumise au régime de la biographie ; il ne faut jamais faire du créé une affaire individuelle. La maladie d'un philosophe, d'un peintre, d'un musicien, d'un écrivain ne pourra jamais servir à la lecture. Il ne faut pas faire leur histoire ; loin de là, il s'agit de montrer que c'est la vie qui se dévoile dans la création et que l'imprégnation vitaliste d'un roman, d'un concept, d'une musique a un prix, un prix organique.

Les artistes sont certainement ceux qui n'ont pas eu d'autre choix que d'aller jusqu'à ce péril, jusqu'à cette limite. Ils en ressortent « les yeux rouges, le souffle court » (Qph, p.173), capables de libérer la vie au travers de l'œuvre.

3. L'Histoire de la philosophie et la dépréciation de la vie – *Second mouvement : du philosophique au non-philosophique, de la pensée à la vie*

Le lien précisé entre philosophie et vie a, d'après Deleuze, souffert d'une mise à l'écart drastique, d'un étouffement, d'une mise à mal ou à mort dans l'Histoire de la pensée. Fidèle à Nietzsche sur ce point et héritière de son analyse sur le nihilisme, la philosophie deleuzienne débouche de concert sur une intrication entre vie et pensée (ou sur un vitalisme), d'une part ; sur une critique de l'Histoire de la philosophie, de la succession des pensées qui ont déprécié la vie, d'autre part. La philosophie deleuzienne prend pied dans le sol philosophique nietzschéen ; alors, les deux penseurs, chacun selon leurs besoins et dans leur style propre, posent le même constat : la critique de l'Histoire de la pensée implique une nouvelle conception de la pensée qui prendrait racine dans la vie, et réciproquement. L'alternative est stricte et Deleuze pose, à travers sa lecture de Nietzsche notamment, les conditions et la nécessité d'une pensée vitaliste, c'est-à-dire une pensée qui, par une série de gestes créatifs, affirme la vie.

« Mais alors la critique, conçue comme critique de la connaissance elle-même, n'exprime-t-elle pas de nouvelles forces capables de donner un autre sens à la pensée ? Une pensée qui irait jusqu'au bout de ce que peut la vie, une pensée qui mènerait la vie jusqu'au bout de ce qu'elle peut. Au lieu d'une connaissance qui s'oppose à la vie, une pensée qui affirmerait la vie. [...] Penser signifierait ceci : *découvrir, inventer de nouvelles possibilités de vie.* » (Nph, p. 157)

Une pensée qui affirmerait la vie ne serait pas une pensée perdue, mangée par l'expérience existentielle. Au contraire, le prisme deleuzien qui unit vie et pensée est avant tout conceptuel. Une pensée vitaliste n'est pas une pensée en reste, en manque de conceptualité, noyée dans une existence ou imprégnée d'épisodes de vie personnels. Une pensée vitaliste est une pensée créatrice, voire instauratrice, de nouvelles possibilités de vie. Comment comprendre un tel pouvoir de la pensée ? Il semble que Nietzsche, Deleuze, Foucault forment un réseau conceptuel capable d'engendrer une telle vitalité, une vitalité qui puisse découvrir ce lien profond. À titre d'exemple, on peut scruter le concept foucauldien de subjectivation ; il semble « rejoindre ce que Nietzsche désignait par nouvelles possibilités de vie » et former « un vitalisme sur fond d'esthétique. » (PP, p.125) Se déploie, dans ces grandes rencontres, rencontres de la pensée et des penseurs, un jeu de renvois ; apparaît une zone de signes, des styles complices qui donnent à voir le vitalisme dans son mouvement : constitution, invention, création, affirmation, « pensée-artiste » (PP, p. 131). Ce sont ces gestes qui rendent la pensée vitaliste, peut-être aussi vitalisante. Au cœur de la gestualité d'un philosophe, on peut toujours apercevoir de quel côté de l'alternative il prend pied : dépréciation ou libération – affirmation de la vie.

[Renvois à d'autres entrées : Santé (petite et grande), Vie, Image de la pensée, Ecriture, Lignes de fuite, Nietzsche, Nietzsche et la Philosophie, Puissances, Philosophe-artiste, Spinoza. Philosophie Pratique, Suicide, Une vie]